

Atelier de lecture contributive
Bernard Stiegler, *La société automatique t.1 L'Avenir du travail*, Fayard, 2015.

Collectif *Organoesis*

SÉANCE 3

20 janvier 2022

« La destruction de la faculté de rêver »

Présentation du chapitre par Victor Chaix et Esther Martin
avec les contributions de
Marie Chollat-Namy, Simon Dautheville, Mélanie Lecha, Adrien Zerrad

Compte rendu réalisé sur la base des notes de
Victor Chaix, Esther Martin, Maude Durbecker et Camille Lizop.

Introduction sur la capacité (organologique) de rêver

Deux définitions du « rêve » :

1. Suite de représentations qui traversent l'esprit pendant le sommeil, avec la caractéristique d'une conscience illusoire telle que l'on est conscient de son rêve, sans être conscient que l'on rêve
Le rêve comme moment du soin des traumatypes, moment de ressassement des souvenirs, à la fois proches et lointains, qui nous permet de réarticuler nos rétentions secondaires, celles fraîches de la veille et celles plus profondément enfouies, parfois refoulées.
2. Élaboration de la pensée imaginative qui transforme la réalité, projet d'avenir plus ou moins difficile à réaliser. Ce sont des protentions, c'est-à-dire des attentes et des désirs pour l'avenir.

Ces deux acceptions sont ici imbriquées l'une dans l'autre.

Rappel sur la dimension organologique des rêves

On ne rêve pas de la même manière selon les époques : nos rêves sont conditionnés par l'état d'avancement technique de nos sociétés, « nos rêves sont organologiques de part en part », mobilisant des organes endo- et exo-somatiques.

En effet, les techniques permettent l'extériorisation des rêves, l'homme est le seul animal capable de réaliser ses rêves (cf Marc Azéma), c'est-à-dire de les extérioriser grâce à des organes exosomatiques. Le rêve extériorisé va avoir une influence sur notre manière de rêver en nous-mêmes, sur notre cinéma intérieur. Le support matériel sur lequel on va inscrire nos représentations mentales transforme ces représentations : le fond n'est pas dissociable de sa forme

Dans ce chapitre, Bernard Stiegler s'emploie à décrire l'action du capitalisme computationnel sur nos représentations mentales.

Le capitalisme 24/7, qui voudrait faire de nous des agents économiques 24h/24 (des télétravailleurs et des téléconsommateurs), détruit notre capacité à rêver, c'est-à-dire aussi bien :

. la qualité de notre sommeil : le temps de sommeil a été fortement réduit ces dernières années.

Une étude de Santé Publique France publiée en mars 2019 montre que les français dorment en moyenne 6h55 par nuit, ce qui nous fait donc passer sous la barre des 7h. C'est une heure de moins qu'il y a cinquante ans, et vingt minutes de moins qu'en 2010. Netflix a comme but affiché de réduire le temps de sommeil des individus, en les poussant grâce à des techniques marketing à visionner leur contenu plutôt qu'à dormir.

. **notre capacité de projection sur le long terme** : notre capacité à former des protentions collectives, à rêver quelque chose qui n'est pas encore advenu, voire qui est fortement improbable, est mise à mal, alors que notre attention est constamment sollicitée.

Qu'est-ce qu'un « rêve rationnel » ?

Ce qui est intéressant dans cette conception du rêve, c'est qu'elle complexifie la notion de "rêve rationnel" dont parlait Bernard Stiegler, qui ne doit pas être confondu avec une sorte de "rêve pragmatique" ou "rêve réaliste", mais plutôt comme quelque chose d'absolument incertain et imprévisible, comme projection dans l'avenir, certes pas "impossible" mais hautement improbable - et pourtant, malgré tout, "rationnel". Peut-être que cette rationalité provient du fait que cette projection est nécessaire et indispensable pour les individus et groupes noétiques, mais aussi que l'avenir-même auquel le rêve promet doit se réaliser si ces individus, groupes et sociétés veulent continuer à vivre. Un peu comme le rêve rationnel de la "génération Thunberg" de transformer en profondeur nos modes de vies, économies et sociétés, et ce à une vitesse sans précédent, afin de préserver un monde vivable pour nous et les générations futures.

1. La prise de vitesse par les « doubles numériques »

« L'industrie de la traçabilité double les individus psychiques par les technologies du user profiling non seulement en en faisant des modèles de marionnettes numériques, mais au sens où elles les prennent de vitesse. »

. Les doubles numériques

Nous avons des doubles numériques, constitué grâce à des jeux de données. Ces matrices de données rendent possible la personnalisation des contenus internet pour les utilisateurs. En anglais on parle de "**echo chambers**", c'est-à-dire des pièces où l'écho de notre propre voix nous est renvoyé. Cette image illustre le caractère d'enfermement qu'induit cette personnalisation.

Bernard Stiegler parle ici de "**marionnettes numériques**", ce qui fait penser au documentaire Netflix paru en 2020, *Derrière nos écrans de fumée*, dans lequel l'une des images principales qui est utilisée pour montrer le fonctionnement du "**profiling**" est celle des marionnettes, manipulées par des algorithmes eux-même constitués de toutes les données récoltées pour ces profils. (https://assets.grenier.qc.ca/uploads/images/27791_col-192979.jpg)

Si ces jeux de données sont plus fidèles à la réalité que l'image que je me fais de moi-même, ils pourraient contenir mon essence, ce que je suis en puissance et que ma conscience n'est pas capable de formuler. On imagine ces données mathématisées comme étant le réel à l'état pur. En réalité, il semble que mon essence reste aussi insaisissable pour moi que pour les machines, qui réduisent notre singularité à des données mathématisées qui imitent le réel mais qui ne sont pas le réel. La seule chose qu'elles parviennent à faire, c'est à conditionner mon comportement, de manière plus efficace que mes groupes de pairs humains qui exercent déjà sur moi une pression normative.

. La prise de vitesse

Ces technologies numériques nous « prennent de vitesse », c'est-à-dire qu'elle nous fabriquent un profil qui permet d'anticiper nos comportements et de s'y adapter avant qu'ils ne soient réellement advenus. De fait, elles conditionnent ses comportements. On peut parler d'une performativité des croyances sur nous-mêmes portées par nos profils internet. À force de nous proposer du contenu qui correspondrait à un comportement potentiel que nous n'avons pas encore, ce contenu finit par nous influencer et par nous rendre quasi-identique au profil que ces machines nous avaient attribué.

Cela débouche sur ce qu'Antoinette Rouvroy a appelé la **gouvernementalité algorithmique** : mode de gouvernement, nourri par une modélisation du monde social fondé sur des données quantifiables plutôt que sur des normes sociales, politiques, idéologiques, préétablis, mode de gouvernement qui n'est plus articulé à la loi. Comme si le réel se gouvernait lui-même à travers les données, qui passent pour être le langage des choses elles-mêmes.

Bernard Stiegler suggère en effet une certaine **boucle de rétroaction**, ou l'anticipation de l'algorithme configure l'acte individuel numérique lui-même ré-intégré à l'algorithme.

Selon Marie Chollat-Namy, cette boucle est cruciale à saisir pour comprendre la "**standardisation des comportements**" dont il parle et fait tendre vers un optimum confortable ne laissant pas la place à la déviance/bifurcation/dépassement de soi.

2. La dés-intégration des individus psychiques à travers la standardisation de leur routine

Ce qui apparaît, c'est qu'en même temps qu'il nous empêche de dormir, le capitalisme computationnel nous empêche aussi de rêver, puisqu'à travers le marketing, les industries culturelles et plus récemment les algorithmes de personnalisation de nos pages internet, nos comportements et pratiques sont homogénéisés, désingularisés, anonymisés. Le fait que nous soyons tous invités à consommer les mêmes mass-médias standardisent nos comportements à grande échelle. Les multiples bifurcations qui fondent le vivant deviennent statistiquement moins probables.

Et dans cette question de routine et quotidienneté, on peut apercevoir la question de la **localité**, en tant que quotidienneté familière, détruite par une "globalité" aplatissant ces localités, les vidant de leurs *sentir* spécifique, leurs "structures of feeling", pour reprendre le concept de l'historien des cultures Raymond Williams.

Selon Simon Dautheville, cette désintégration sociale doit être reliée à l'impossibilité de s'individuer collectivement : le « Nous » (en tant que communauté qui appelle à se former par l'individuation collective des « Je » qui eux-mêmes s'individuent psychiquement) étant devenu un « On » impersonnel et anonymisant (cf le "On" de Heidegger)

Selon Adrien Zerrad, « pour qu'il y ait une individuation à la fois psychique et collective, il est nécessaire que l'individuation psychique puisse se faire dans ce qu'elle a de singulier, d'unique, en même temps que se produit l'individuation collective. Mais le problème ici c'est que par l'usage toxique du numérique, ce n'est pas une véritable individuation psychique qui s'opère, parce que le singulier se trouve éliminé (court-circuité d'emblée) au profit de ce qui reste de seulement particulier, c'est-à-dire de commun aux autres individus. En ce sens, le caractère de singularité, d'exception, disparaît, pour laisser place à ce qui se trouve de la même manière chez tout le monde, des standards de consommation ou d'usage définis par les algorithmes, et qui identifient donc les individus comme des particuliers, c'est-à-dire des individus similaires et interchangeables ».

« Pour qu'il y ait véritablement individuation, il faut qu'entre l'individuation psychique et l'individuation collective s'opère une tension dynamique qui est leur condition mutuelle et transductive d'individuation. »

Selon Adrien Zerrad, on peut comprendre la tension comme différence, ou hétérogénéité, et le dynamique comme ce qui met en mouvement, génère une force, une puissance de transformation : « tension dynamique signifie essentiellement que l'une ne soit pas rabattable sur l'autre, c'est-à-dire qu'elles se fassent de manière différente, c'est cette différence qui fait que l'une s'appuie sur l'autre pour se réaliser. ». « Pour que l'individuation du membre s'effectue vraiment, il faut que le groupe lui apporte quelque chose, le nourrisse, donc qu'il soit vraiment différent de lui. Et en même temps pour que l'individuation du groupe se réalise, se développe, il faut que chaque membre (ou au moins un, mais le plus possible) lui apporte quelque chose qui va à son tour l'alimenter, l'enrichir, le rendre apte à exister, et notamment à exister de telle sorte qu'il produise des effets en tant que groupe. »

3. La destruction de l'attention au profit de la consommation

Cette destruction de nos protentions se double elle-même d'une destruction de notre attention.

Les psychopouvoirs (les Etats qui cherchent à contrôler le corps et la vie des citoyens, selon l'analyse de la biopolitique de Foucault, et les multinationales qui visent le contrôle des esprits pour pouvoir maximiser leur profit) utilisent des psychotechnologies de pointe pour prévoir et aiguiller le comportement des consommateurs, en fabriquant chez les humains la motivation d'acheter leurs produits = captation industrielle de l'attention.

But du marketing : réduire au minimum le temps de décision qui précède l'achat, et donc ne laisse pas le temps à notre désir de mûrir en nous, permettant ainsi une consommation pulsionnelle et donc plus importante.

Cela conduit à une destruction structurelle de l'attention, et donc du soin porté aux choses, et donc du désir lui-même. Dans une société de consommation, il s'agit de consommer le plus de biens et services possibles, et non pas de les économiser, d'en prendre soin et de s'y attacher à long terme.

Le fait que nous soyons connectés 24h/24, que notre attention soit constamment sollicitée par des spots publicitaires, des publications sur les réseaux sociaux, des mails professionnels, empêche un retour sur soi-même, qui aurait lieu à travers la lecture, l'écriture, la méditation... Internet rend possible la connexion 24h/24 des individus (cela se ressent en particulier aujourd'hui, à l'heure du télétravail, où le droit à la déconnexion semble ne pas pouvoir réellement se mettre en place) et court-circuite les processus sociaux et l'intermittence nécessaire à notre individuation psychique et collective.

4. Le court-circuit de la diachronie

« C'est la diachronie qui est ainsi 'mise hors circuit' comme sont court-circuités les processus sociaux de transindividuation en général – précisément en tant qu'ils articulent le diachronique et le synchronique. »

Comme l'explique Bernard Stiegler, les processus sociaux de transindividuation articulent le *diachronique* et le *synchronique*, mais ceux-là se voient mis à mal par des plateformes hyper-synchronisantes et laissant peu de place à la diachronie ... Pourrions-nous penser et développer des plateformes d'interactions sociales laissant place à de la synchronie - c'est-à-dire, qui ne sollicitent pas de réponses/interactions immédiates ? Il semble que ce qui pratique sur des serveurs de discussion comme Discord (ou son équivalent en logiciel libre, Mattermost) se rapproche de cet objectif, de laisser place à de la diachronie, par un design différent que le "feed" ou "machine à sous" de Twitter, Facebook ou bien de la sollicitation constante et pressurisée sur WhatsApp, par exemple ...

Selon Simon Dautheville, nombre de personnes sont exaspérées de devoir répondre vite. Dans le domaine du travail, il est souvent attendu qu'on réponde dans la demie-heure, ce qui empêche toute concentration ; et instaure un régime de contrôle (dans le sens de Foucault).

Pour Mélanie Lecha, ces questions de diachronie et synchronie, font penser au "*fear of missing out*", la peur de passer à côté de quelque chose, d'où la disponibilité des publics pour interagir sur ces réseaux. Mais cette peur existe aussi dans les rapports sociaux non médiatisés par des écrans, ce pourquoi elle se demande si ce n'est pas inhérent à la vie en groupe. Pour elle, ces plateformes doivent aller dans le sens du développement d'une culture du plaisir à se déconnecter, d'une thérapie du "FOMO" et d'une valorisation du "JOMO".

Ce développement technologique ne peut se passer aussi d'un développement socioculturel où l'éducation a aussi un rôle. En cela, l'atelier sur l'attention face au numérique de Bertrand de Faye dans son collège est particulièrement pertinent :

<https://cnnumerique.fr/se-former-pour-mieux-former-5-questions-bertrand-de-fay>

<https://organoesis.org/projets-contributifs/former-lattention>

5. La perte de la responsabilité de vivre : angoisse, « dividualité », présentisme »

Le **contrôle computationnel** de la formation des rétentions secondaires collectives, exercées par les multinationales, commence à être insoutenable pour les individus, confine à la folie. Une sorte de folie computationnellement engendrée et diffusée, dont parle plus en détail Bernard Stiegler dans son livre *Dans la disruption*, et qui selon lui est "sans précédent" et "ne pourra pas durer".

Les technologies numériques nous empêchent de nous recueillir sur nous-mêmes en vue de nous réaliser pleinement, de nous pencher sur notre propre conscience. Et donc, ces technologies numériques provoquent de l'angoisse.

Cette absence de vie noétique participe d'un processus plus large de refoulement par les individus d'un questionnement sur leur existence, aujourd'hui structurellement encouragé voire programmé : cela les confine à l'**angoisse**, c'est-à-dire une peur diffuse, insituable, qui n'a pas d'objet. L'angoisse signifie être dans la nécessité d'être là. Ce qui surgit c'est le « poids » du monde.

D'où l'abdication de toute responsabilité de vivre : un être responsable pourrait répondre de ses actes, et donc de sa propre existence. On n'est plus responsable de sa propre existence parce qu'on n'a plus ce moment de retour sur nous-mêmes.

Cela débouche sur la **dividualité** au sens de Guattari : les individus perdent ce qui constitue (au sens fort) leur unité. On n'a plus affaire à des subjectivités, des personnes à part entières, mais à des morceaux infra-individuels.

Cela conduit à une incapacité à se projeter, qu'il paraît intéressant de mettre en perspective avec le **présentisme** de Hartog : régime d'historicité (qui est le fait pour une société de faire l'expérience du temps, d'établir un rapport avec son passé, son présent et son futur) qui caractérise notre époque contemporaine. Le présentisme se différencie du régime d'historicité chrétien, avec une vision eschatologique du temps où le futur est valorisé par rapport au passé et au présent. Dans le présentisme, les humains connaissent une incapacité à se projeter dans le futur, ils sont engoncés dans l'urgence présente, et ils ne cherchent dans le passé que des racines pour expliquer qui ils sont aujourd'hui et maintenant.

6. La nécessité du rêve

Il apparaît donc évident qu'en réalité le rêve est nécessaire à notre santé psychique.

Cf Marc Azéma : « *L'homme « rêve » depuis toujours. Il partage cette faculté avec bon nombre d'animaux. Mais son cerveau est une machine à produire des images beaucoup plus évoluées [...] capables de projeter hors de lui son « cinéma » intérieur »*

La fictionnalisation de la vie est la condition de possibilité du collectif.

. La co-origine du rêve et de la technique

L'ordre dans lequel se déroule rêve et technique est incertain. Comme semble suggérer Bernard Stiegler dans ce chapitre, "le pouvoir de rêver est à l'origine de toute pensée", elle-même à l'origine de toute réalisation technique : pour être capable de produire un nouvel organe exosomatique, une nouvelle organisation sociale, il faut être capable de les rêver d'abord. L'idée vient forcément avant la construction, comme dans tout processus de fabrication d'un objet technique.

Mais Bernard Stiegler explique que le rêve et l'invention se produisent en quelque sorte en même temps, car le rêve est lui-même déterminé par des inventions supplémentaires qui le mettent en question. Il y a un aller-retour entre rêve et technique, qui rendrait les deux constitutifs de l'un l'autre, s'influencant en permanence. Bernard Stiegler parle ensuite de "programme de rêve" procédant forcément de la "rétention tertiaire", ce qui confirmerait cette idée de boucle entre rêve et technique, mémoire du passé et projection dans l'avenir.

. Le rêve comme désautomatisation des automatismes

« *Le pouvoir de rêver peut désautomatiser ses propres automatismes comme les pulsions constituent le désir qui les contient, les retient, les diffère, et en cela les « sublime » en inversant quasi causalement l'accident en quoi elles consistent comme nécessité aveugle et fatale »*

Le rêve est donc au cœur de l'individuation : c'est dans le rêve que s'exprime notre inconscient, et notre désir, toujours singulier et donc improbable, qui fait advenir les bifurcations. C'est la fréquence de ces bifurcations, notre capacité à désautomatiser nos automatismes que le capitalisme computationnel menace aujourd'hui.

Nécessité d'une refonctionnalisation de la possibilité de désautomatiser les automatismes : que cette possibilité devienne accessible à tous en droit, sinon en fait.

L'impossibilité de rêver en faisant l'expérience du *scroll* commence à être assez universelle...

. L'(in)compatibilité entre rêverie et poésie / vitesse et efficacité

Incompatibilité profonde entre rêverie et priorité d'efficacité, fonctionnalité et vitesse : est-ce qu'un Arthur Rimbaud pourrait-il trouver les conditions de réalisation de sa rêverie et de sa poésie, au 21^{ème} siècle, dans une constante sollicitation numérique ?

Les artistes sont comme absorbés et enfouis dans une "société du spectacle", une masse d'informations insignifiantes valorisés par les algorithmes de nos plateformes et ainsi trop souvent inconnus, algorithmiquement dissimulés. La poésie n'est pas "intégrée fonctionnellement" à nos fils numériques, mais pourrait le devenir, quand bien même cette poésie se transformerait avec un nouveau milieu technique et scriptural que constitue le numérique.

. Le devenir « hyperscopique » des rêves

Mention de cet article de recherche « Neural Decoding of Visual Imagery During Sleep » (2013), qui aurait mis au point une technique permettant de mettre le rêve d'une personne en image : « *l'idée [est] de plus en plus répandue que les rêves sont objectivables, que ce sont des entités discrètes qui, étant donné les perfectionnements de la technologie qui leur est applicable, vont pouvoir être enregistrées et en quelque sorte rejouées et téléchargées, comme si le rêve devenait Bestand à son tour.* »

Les rêves deviendraient ainsi des données visuelles brutes que l'on pourrait identifier au réel, qui ne serait pas doublées d'un travail d'interprétation humain. Cela peut être relié à l'hyperscopie dont parle Michel Deguy (notamment dans un livre d'entretiens avec Bénédicte Gorrillot "Noir, impair et

manque"), c'est-à-dire, la volonté caractéristique de l'époque moderne, de tout dévoiler du monde, et en particulier de l'individu, sans lui laisser cette part de secret, d'intimité, qui fonde sa dignité en tant qu'être non inhumain et qui fait qu'il n'est pas réductible à un jeu de données mathématisables « capable de déborder les langues et les logiciels » (Bénédicte Gorrillot au sujet de Deguy).

Geste qu'on pourrait qualifier d'« obscène », dans le sens où il montre quelque chose de profondément intime et qui doit habituellement rester secret, et qui irait jusqu'à le mettre en image.

« Si vous rêvez de quelque chose, twitez-le »

« If you can dream it, tweet it »

(<https://twitter.com/Twitter/status/1483427664518164485/photo/1>).

Dans quelle mesure le rêve doit être partagé ? Pourrait-on élaborer une pharmacologie du partage du rêve (dont le rêve partagé sur Twitter servant à récolter davantage de données intimes sur les utilisateurs pour mieux les cibler de publicité en serait le revers négatif et dramatique) ?

7. Nécessité d'un redoublement épokhal du numérique

« La capacité du capitalisme mondial à faire de ce qu'il n'avait ni prévu ni voulu sa propre nécessité est ici stupéfiante et admirable : en quelques années, ce que Fred Turner a appelé « l'utopie numérique » est devenu le nouveau régime de la gouvernance capitaliste mondiale à travers la gouvernementalité algorithmique. »

Quasi-causalité du capitalisme lui-même : la cohérence du système capitaliste n'a été constitué qu'après coup.

« Leroi-Gourhan a montré pourquoi et comment, lorsque l'on observe un phénomène évolutif dans le champ de la technique, il faut toujours distinguer entre les tendances techniques et les faits techniques – faits qui sont très souvent des expressions de contre-tendances ».

Une tendance technique est prévisible, diachronique, sur le long terme, alors qu'un fait technique est lié au contexte, à des faits imprévisibles qui surplombent ces tendances.

« De très nombreux potentiels de développement technologique sont ainsi détournés et inversés par la réalité des marchés (qui sont de nos jours les principaux, sinon les uniques prescripteurs des faits techniques) »

Le néolibéralisme intègre fonctionnellement l'évolution du système technique au système économique ("comme c'est particulièrement visible dans l'évolution du Web").

Pourtant, "chacun sent que l'avenir de l'humanité se joue en totalité" aujourd'hui dans le "double-redoublement numérique" : il s'agit donc de saisir des tendances techniques actuelles pour en faire de nouveaux faits techniques porteurs d'avenirs et de soins, dans un contexte de disruption généralisée.

Chaque époque à son système technique. Le milieu technique constitue une époque, or, la technique évolue et donc les systèmes aussi. Certaines inventions techniques sont tellement importantes qu'elles provoquent des chocs technologiques qui bousculent nos manières de vivre et désorganisent le système social, qui était articulé avec le système technique. Une fois que ce choc a lieu, il faut réussir à modifier le système social pour qu'il tienne. Donc il faut aussi réorganiser le système technique et l'associer à une invention qui permette que socialement on puisse composer avec ce système technique : ce sont les savoirs qui changent et qui permettent d'ajuster les sociétés aux nouvelles réalités techniques.

Cela montre qu'il est bien possible de faire advenir une nouvelle organisation sociale qu'il faut rêver, concevoir et réaliser : nécessité de réinventer internet, de réarticuler les psychotechnologies de captation de l'attention pour encourager la vie noétique des individus.

Dans le cadre de l'atelier de lecture par exemple, nous essayons d'utiliser Hypothesis comme une utilisation alternative d'Internet tel qu'il existe aujourd'hui. En effet, ce type d'outil encourage et sollicite l'interprétation et la réflexion de ses utilisateurs, la discussion argumentée qui permet aussi de relier et souder les groupes qui l'emploient - à contre-courant de dynamiques que l'on peut observer sur Twitter, par exemple.

Points d'interrogations :

- Pourquoi le désir est-il toujours transgressif ?
- Comment peut-on faire une utilisation vertueuse des psychotechnologies développées par le marketing ?
- Quelle différence entre psychotechnique et psychotechnologie ?